



**Kernos**

Revue internationale et pluridisciplinaire de religion  
grecque antique

**15 | 2002**  
**Varia**

---

## Laurent BRICAULT (éd.), De Memphis à Rome. Actes du 1<sup>er</sup> Colloque international sur les études isiaques, Poitiers-Futuroscope, 8-10 avril 1999

Michel Malaise

---



### Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/kernos/1445>

ISSN : 2034-7871

### Éditeur

Centre international d'étude de la religion grecque antique

### Édition imprimée

Date de publication : 1 janvier 2002

ISSN : 0776-3824

### Référence électronique

Michel Malaise, « Laurent BRICAULT (éd.), De Memphis à Rome. Actes du 1<sup>er</sup> Colloque international sur les études isiaques, Poitiers-Futuroscope, 8-10 avril 1999 », *Kernos* [En ligne], 15 | 2002, mis en ligne le 16 juin 2011, consulté le 02 mai 2019. URL : <http://journals.openedition.org/kernos/1445>

---

qu'une analyse des anthroponymes formés sur des noms divins. Pour Antibes, le seul A. Hermary reprend notamment l'étude du fameux « galet » qui porte une inscription du <sup>v</sup><sup>e</sup> s. av. J.-C. faisant de la pierre un ex-voto à Aphrodite, mais souligne combien les quelques témoignages de la cité sur d'éventuels cultes grecs sont problématiques. Le volume compte encore quatre articles d'iconographie monétaire, qui montrent toute la difficulté d'identifier à coup sûr les motifs choisis par les cités, et un très utile index.

Vinciane Pirenne-Delforge  
(Université de Liège)

Laurent BRICAULT (éd.), *De Memphis à Rome. Actes du 1<sup>er</sup> Colloque international sur les études isiaques, Poitiers-Futuroscope, 8-10 avril 1999*, Leiden, Brill, 2000. 1 vol. 16 × 24,5 cm, xxv+216 p., 64 fig., 1 carte (*Religions in the Graeco-Roman World*, 140). ISBN : 90-04-11736-9.

Voici une quarantaine d'années que l'étude des cultes isiaques a pris son essor : de plus de 2000 titres entre 1940 et 1969, on est passé à quelque 4600 titres parus entre 1970 et 1999. Au terme de ce parcours, un premier colloque international s'est tenu à Poitiers pour faire le point sur certains sujets au bout de quatre décennies de recherches, mais aussi pour répertorier les sujets qui demeurent à étudier. En ouverture au colloque, Jean Leclant (*40 ans d'études isiaques : un bilan*, p. xix-xxv), à qui les études isiaques doivent tant, a retracé les grandes lignes de l'évolution de nos travaux, situés aux confins de spécialités différentes et multiples, un peu en marge de l'égyptologie et des préoccupations de l'historien classique. Il souligne qu'après la période qui a vu fleurir corpus et monographies, on assiste depuis le milieu des années 80 à un certain ralentissement des travaux de synthèse, alors qu'enquêtes partielles et publications de nouveaux documents ne fléchissent point et rendent nécessaire un renouvellement en profondeur du champ de recherches.

La première communication, présentée par l'auteur de ce compte rendu, portait sur *Le problème de l'hellénisation d'Isis* (p. 1-19), un constat simple, du moins dans l'ordre iconographique, mais d'une redoutable difficulté dès qu'il s'agit de préciser, d'expliquer et de situer les forces à l'œuvre dans ce processus. La première question abordée est celle du degré d'hellénisation d'Isis, mesurée à travers les écrits arétalogiques et les productions iconographiques; elle mérite une réponse nuancée, qui doit faire la part belle aux composantes authentiquement égyptiennes, et à la plasticité de la théologie égyptienne, sans exclure l'insertion de traits provenant des contacts noués avec les croyants grecs. Le second volet de cette enquête tente de déterminer quels furent les cercles responsables de cette mutation que divers indices nous invitent à aller chercher du côté des milieux sacerdotaux de prêtres égyptiens hellénisés, et désireux de populariser leur déesse auprès de leurs maîtres et colons grecs. Souvent considérée comme alexandrine, l'Isis hellénisée nous paraît plutôt avoir été élaborée dans le creuset memphite, où ont cohabité cultures grecque et égyptienne, et dont le témoignage le plus connu est la « création » de Sérapis, le nouvel époux de la déesse égyptienne.

Une des nouveautés de l'iconographie d'Isis à l'époque hellénistique touche à la coiffure, un problème qu'expose Christian Georges Schwentzel (*Les boucles d'Isis*. ISIDOS PLOKAMOI, p. 21-33). Lorsque que la déesse fait son entrée dans la numismatique grecque sous Ptolémée IV (221-203), elle porte une nouvelle coiffure faite de longues boucles en spirales, empruntées à Libye, divinité allégorique de l'Afrique du Nord, qui porte cette chevelure sur les monnaies de Cyrène à partir de la fin du <sup>iv</sup><sup>e</sup> s. Pareille agencement des cheveux se retrouvera, avec des

variantes, jusqu'à la fin de l'époque romaine sur la tête d'Isis, mais aussi des reines lagides identifiées à celle-ci, à partir de Cléopâtre I<sup>ère</sup> (à l'exclusion de Cléopâtre VII). D'autres coiffures cependant peuvent être prêtées à Isis durant l'époque gréco-romaine : la lourde perruque égyptienne (lisse ou tressée) ou une chevelure à la grecque (cheveux frisés coiffés vers l'arrière, se terminant en longues mèches légèrement ondulées). La perruque « libyque » procéderait de la volonté de Ptolémée III de signifier le retour de la Cyrénaïque à l'Égypte. En outre, du moins dans la tradition grecque, l'offrande d'une boucle par Isis en signe de deuil ou par Bérénice II lors du départ de son époux pour la guerre en Syrie, montre que la boucle serait un symbole de dévotion, d'amour conjugal; elle revêtirait donc une signification d'espoir et une valeur bienfaisante et secourable, s'intégrant ainsi au mythe d'Isis et en rapport avec ses principales fonctions.

Dans son intervention, Giulia Sfameni Gasparro (*Les cultes isiaques en Sicile*, p. 35-62) vise à faire le point sur un dossier régional, d'autant plus important qu'il a des corrélations avec le problème plus large de la diffusion isiaque dans la péninsule italienne. L'enquête repose sur une étude des divers documents isiaques, surtout numismatiques, dans les cités de culture grecque de la Sicile orientale (Tauromenium, Syracuse, Catane et Menaenum) qui attestent de la vitalité des cultes égyptiens dans cette zone dès la haute époque hellénistique. En témoignage à Syracuse la fabrication de coupe à reliefs en terre cuite dont le médaillon central figure les bustes accolés d'Isis et Sérapis, une production que des données stratigraphiques permettent de situer à la fin du III<sup>e</sup> s. ou au début du II<sup>e</sup> s. Cette iconographie est d'autant plus intéressante que Sérapis y apparaît radié, ce qui prouve que son caractère solaire est un trait ancien, et non un caractère tardif, comme on l'a souvent pensé. Les monnaies avec sujets égyptiens de Syracuse, Catane et Maenenum ont été généralement datées dans les répertoires numismatiques des années postérieures à la conquête romaine en 212, mais des trouvailles archéologiques assez sûres autorisent maintenant à situer quelques-unes de ces émissions entre la fin du III<sup>e</sup> et le début du II<sup>e</sup> s. av. J.-C. Sur plusieurs de ces monnaies, Sérapis porte encore l'*atef*, l'antique couronne d'Osiris. La présence des dieux isiaques sur les monnaies est un témoignage essentiel parce qu'il implique une reconnaissance officielle par la cité, probablement après une période plus ou moins longue d'« incubation ». L'introduction des dieux isiaques reflète sans doute les liens politiques, culturels et économiques noués par ces villes avec l'Égypte des Lagides, qui s'affirment surtout sous le long règne de Hiéron II. Le choix de ces motifs sur des émissions frappées après la conquête romaine de Syracuse fut sans doute un moyen de proclamer face aux conquérants romains une indépendance culturelle héritière d'un passé grec et d'une dimension cosmopolite.

Pour sa part, Elisabeth J. Walters (*Predominance of Women in the Cult of Isis in Roman Athens: Funerary Monuments from the Agora Excavations and Athens*, p. 63-89), nous propose une étude des 34 reliefs funéraires réutilisés comme matériau de construction sur l'Agora d'Athènes et représentant, seules ou accompagnées, des femmes en costume isiaque, avec un manteau frangé noué sur la poitrine, tenant une situle, et brandissant souvent un sistre. L'étude du style, des inscriptions et des données prosopographiques permet d'établir une chronologie pour les reliefs funéraires attiques d'époque romaine, depuis la fin du I<sup>er</sup> s. jusqu'au début du IV<sup>e</sup> s. Ils attestent une participation plus intense au culte isiaque pour le milieu du I<sup>er</sup> s. et les 60 premières années du III<sup>e</sup> s. La majorité des personnes nommées sont des citoyens, tandis que les démotiques révèlent un intérêt répandu dans l'espace. Malheureusement, aucune de ces personnes n'est connue par ailleurs comme membre d'une association culturelle ou comme prê-

tresse. Pour l'A., il ne s'agit pas de prêtresses, mais plutôt d'initiées appartenant à une classe moyenne prospère.

Nous retournons ensuite sur les rives du Nil avec le bilan des principales études sur la corophtie isiaque que présente Pascale Ballet (*Terres cuites isiaques de l'Égypte hellénistique et romaine. État de la recherche et des publications*, p. 91-110). L'A. répertorie d'abord les catalogues récents consacrés à d'importantes collections, d'où il ressort que c'est Harpocrate, puis sa mère, qui constituent les figures les plus populaires de ce panthéon, puis elle offre un tableau des principaux thèmes iconographiques isiaques. Il est ensuite question des ateliers pour constater que certains types sont représentatifs d'un lieu de culte : ainsi, Harpocrate debout à la corne d'abondance serait lié, du moins initialement, à la sphère alexandrine et l'image de Somtous, un autre dieu enfant porteur d'une massue, aux cultes d'Héracléopolis Magna. La détermination des centres de production reste un problème délicat auquel doit contribuer l'étude des pâtes, tout comme les fouilles qui permettent de lier des productions à des contextes archéologiques. En guise de conclusion, l'article souligne que les terres cuites fabriquées en Égypte n'ont guère joué un grand rôle dans la diffusion des cultes isiaques, si ce n'est dans des zones de proximité, ce qui n'a pas empêché des ateliers étrangers d'inclure dans leur répertoire des séries locales isiaques.

L'exposé suivant de M.J. Versluys et P.G.P. Meyboom (*Les scènes nilotiques et les cultes isiaques. Une interprétation contextuelle*, p. 111-127) se propose de vérifier l'hypothèse généralement reçue qui établit une relation entre les nombreuses scènes nilotiques du monde romain, qui décrivent la crue du Nil et ses rives, et les cultes isiaques, un problème qui se pose d'ailleurs aussi de façon aiguë pour les autres *aegyptiaca romana*. La plupart des chercheurs ont voulu établir un lien plus ou moins direct entre scènes nilotiques et sphère religieuse : Schefold y voyait une représentation du pays béni d'Isis, Meyboom une image de la nature opulente, symbole de la providence divine. Pour juger de la signification prise par ces scènes aux yeux de leurs spectateurs, il est essentiel de tenir compte de leur localisation. Pour les trois-quarts du corpus, on dispose du contexte d'origine, à savoir celui d'une habitation pour presque la moitié des documents; d'autres scènes ornaient des bâtiments publics (comme des thermes) ou sont plus rarement liées à un contexte funéraire. À Pompéi, on peut établir que les scènes nilotiques décoraient essentiellement les parties de la maison destinée à la famille et aux amis, et plus particulièrement les jardins. En conclusion, les scènes nilotiques seraient d'abord des motifs de fécondité et d'abondance dont la signification spécifique devait être fonction de leur emplacement précis, un jugement nuancé qui nous paraît sage, d'autant plus que nous avons toujours pensé que ces scènes nilotiques étaient bien loin d'appartenir par principe au recueil des *isiaca*.

De son côté, Yann Le Bohec (*Isis, Sérapis et l'armée romaine sous le Haut Empire*, p. 129-145) reprend le dossier très controversé du rôle joué par les militaires dans la diffusion des cultes isiaques, en se fondant essentiellement sur la documentation épigraphique. L'auteur recense seulement quatre ou cinq grades isiaques parmi les soldats, et neuf centurions ou personnages assimilés. Il observe aussi qu'à Lambèse, siège du quartier général de l'armée d'Afrique, les cultes égyptiens sont pratiqués par des civils. Ce désintérêt relatif des milieux militaires à l'égard de l'isiasme se trouve conforté par l'identité des divinités traditionnelles révérees dans ces milieux. Il en résulte qu'il faut se montrer prudent lorsque nous repérons des sites où coexistent cultes égyptiens et présence de l'armée. L'attitude des militaires face aux cultes égyptiens peut notamment

s'expliquer par leur préférence pour des cultes collectifs plutôt que pour des pratiques plus personnelles.

Les deux dernières communications nous font quitter l'Antiquité pour nous mettre en présence de quelques aspects de la survie de la déesse égyptienne dans les pays de l'Europe moderne et contemporaine. D'abord, Camille Aubaudé (*Isis romantique. La grandeur du mystère*, p. 147-161) nous invite sur les traces de l'Isis romantique, une époque où la déesse devient l'image primordiale des divinités féminines et la métaphore du mystère. Elle montre que Gérard de Nerval, le premier romantique français à avoir intégré Isis à son œuvre, joua un rôle essentiel dans la recréation de cette figure composite qui personnifie l'Égypte, une entreprise qu'a rendue possible la déchristianisation de la Révolution française. Ensuite, Jean-Marcel Humbert (*Les nouveaux mystères d'Isis, ou les avatars d'un mythe du XVII<sup>e</sup> au XX<sup>e</sup> siècle*, p. 163-188) nous montre qu'à côté de la résurgence de l'ancienne Isis à travers de pseudo-étymologies isiaques (dont le cas le mieux connu est celui de « Paris »), de la redécouverte un peu partout d'antiquités égyptiennes ou isiaques, des assimilations faites à Isis ou des représentations modernes du mythe osirien, commencent à voir le jour, avec la philosophie des Lumières à la recherche de la pureté idéale, de nouvelles Isis, comme celle de la franc-maçonnerie, où elle est image de la sagesse universelle. De ces spéculations naîtra une Isis politique, révolutionnaire puis napoléonienne. Enfin, son image va se diversifier et devenir symbole de l'Égypte, de la Science et de l'Antiquité, avant de devenir image de beauté et support publicitaire. Ces nouvelles Isis, adaptées dans leur forme et récupérées, conservent néanmoins une aura de magie; même si la déesse a désormais dans bien des cas perdu tout lien avec l'Égypte ancienne, elle n'en survit pas moins dans les mythes de notre monde contemporain.

Pour clore le colloque, il est revenu à Laurent Bricault (*Études isiaques : perspectives*, p. 189-210) de tracer les axes des futurs travaux à entreprendre. Il conviendra notamment de poursuivre les enquêtes régionales pour asseoir sur des bases plus larges la cartographie isiaque, une entreprise qui devra se doubler de nouvelles études iconographiques. La documentation épigraphique vient de faire l'objet, de la part du même auteur, d'un nouveau recueil (riche de 1710 inscriptions, face aux 851 publiées par L. Vidman dans sa *Sylloge*), actuellement sous presse, et qui lui permet déjà de présenter un certain nombre de constatations statistiques de grand intérêt sur la répartition entre inscriptions isiaques grecques et latines, sur l'occurrence des théonymes isiaques en leur sein, mais aussi sur les séquences divines (couples, triades, tétrades, voire mention isolée) ou les corrélations entre géographie et chronologie des inscriptions. L.B. attire aussi l'attention des isiacologues sur l'importance de la documentation numismatique qu'il a entrepris, en collaboration, de réunir dans une *Sylloge*, à la fois répertoire et outil d'analyse et de synthèse. Enfin, l'A. annonce la poursuite de l'*Inventaire Bibliographique des Isiacs*, un outil d'autant plus indispensable que les publications intéressant les isiacologues sont non seulement de plus en plus nombreuses, mais plus encore affreusement dispersées.

Parmi les souhaits émis, il est fait mention en passant de la nécessité de mieux cerner la signification des *pharaonica* dans le monde gréco-romain, une question essentielle pour dresser la carte des sites isiaques authentiques, sans y inclure des lieux dont les *aegyptiaca* ne trahiraient qu'une curiosité exotique. Les trouvailles récentes d'antiquités pharaoniques dans la baie d'Alexandrie nous semblent aussi devoir mettre ce problème au premier plan. Il est également nécessaire de mieux distinguer « cultes égyptiens », « cultes alexandrins » et « cultes isiaques »; c'est là une question à laquelle nous n'avons cessé de penser et qu'il faudra bien abor-

der un jour, car il s'agit bien plus que d'une question de terminologie; à ce triptyque il conviendrait d'ailleurs d'ajouter un quatrième volet, celui de divinités grecques d'Égypte, telles Athéna. La perception des réalités religieuses a dû être aussi complexe que les composantes de la population de l'Égypte gréco-romaine. Enfin, le souhait de mieux connaître le milieu memphite nous semble d'autant plus pertinent que nos propres recherches nous ont convaincu du rôle de cette antique capitale dans le « missionnarisme » isiaque.

Michel Malaise  
(Université de Liège)

VASSOS KARAGEORGHIS, *Ελληνες θεοί και ήρωες στην αρχαία Κύπρο*, Athinai, Emporiki trapeza tis Hellados, 1998; VASSOS KARAGEORGHIS, *Greek Gods and Heroes in Ancient Cyprus*, Athens, Commercial Bank of Greece, 1998. 1 vol. 29,7 × 23,4 cm, 334 p.

L'idée de ce livre (qui est proposé dans une double version, grecque et anglaise) est venue à l'A. lors des fouilles qu'il a menées à Kakopetra, où il découvrit des figurines de terre cuite à l'effigie d'Athéna et d'Héraclès. Il ne s'agit nullement d'un *corpus* exhaustif des représentations figurées des dieux et héros grecs à Chypre. L'intention affichée est de montrer la progressive hellénisation des divinités cypriotes et les « racines de la culture mycénogrecque qui se trouvent à la base de la vie insulaire au cours du I<sup>er</sup> millénaire av. J.-C. » (p. 9). Pour autant, les traits proprement orientaux ne sont pas dissimulés et V. Karageorghis décrit avec clarté ce double héritage, processus qui conduit, à l'époque archaïque (surtout au VI<sup>e</sup> s.), à ce syncrétisme si caractéristique de la civilisation cypriote. Dès l'Âge du Bronze, certains vases mycéniens (essentiellement des cratères) présentent des scènes que l'on peut identifier comme des représentations mythologiques (Zeus, Héraclès, scènes homériques). Il est possible que, dès cette époque, des dieux grecs – et plus précisément arcadiens – aient été connus et vénérés dans l'île : ainsi certains identifient le dieu cornu d'Enkomi comme un Apollon Kéréatas dont le culte est attesté en Arcadie; de même, la déesse de Paphos était vénérée à Tégée. Mais l'apparition de populations achéennes au cours de la première moitié du XI<sup>e</sup> s. (p. 34) renforça de manière décisive les éléments égéens déjà présents dans l'île. C'est à cette époque qu'est introduite une déesse d'un type crétois, la « déesse aux bras levés » (p. 35). Un chapitre est consacré aux influences de l'épopée grecque et à ses adaptations locales du X<sup>e</sup> au VI<sup>e</sup> s. (p. 38 sq). En particulier, l'A. tente d'identifier dans plusieurs représentations figurées de cette époque le personnage d'Héraclès aux prises avec des monstres, dont peut-être l'Hydre de Lerne sur le fond externe d'un plat du CG I (X<sup>e</sup> s. : p. 38, fig. 12) et l'épisode de Géryon dans plusieurs représentations des VII<sup>e</sup> et VI<sup>e</sup> s. (fig. 21-22, 24-26). La coupe de Préneste et celle de Kourion représenteraient également certains exploits d'Héraclès (p. 46-50). D'autre part, plusieurs récits de la guerre de Troie sont peut-être représentés, comme sur la coupe en argent d'Amathonte (fig. 19) et sur un cratère de Tamassos (fig. 20). L'apparition de formes levantines pour les divinités insulaires coïncide avec l'installation des Phéniciens à Kition, dans le courant du IX<sup>e</sup> s., ce qui conduit parfois à d'étonnants syncrétismes, comme cette déesse, nue comme Astarté, mais aux bras levés, comme sa consœur crétoise (p. 43, fig. 15).

Mais c'est surtout à partir de la fin de l'époque archaïque (VI<sup>e</sup> s.) et pendant l'époque classique que les formes grecques s'imposent dans les représentations divines (p. 65-159). À cet égard, le personnage d'Héraclès illustre le mieux la tendance nouvelle : il revêt désormais tous les attributs du héros grec, connus notamment par la peinture de vase attique, sans pour autant perdre certaines